

4770
Félix MOURET

Quelle a été la place d'Ensérune dans la Gallia Græca ?

La Ville de Pyrène et la Colonie des Longostalètes

Extrait des "Cahiers d'Histoire et d'Archéologie"



LARGUIER, Imprimeur
39, Rue Emile-Jamais
— NIMES —
1933

Bibliothèque Maison de l'Orient



129122

À mon cher Maître et Ami, Monsieur Edmond Pottier,
Hommage respectueux de gratitude et d'amitié -
F. Mouret

Félix MOURET

**Quelle a été la place d'Ensérune
dans la Gallia Græca ?
La Ville de Pyréné
et la Colonie des Longostalètes**

Communication faite au Congrès Guillaume Budé, Nîmes 1932

Si nous sommes actuellement parmi les nations qui occupent le premier rang dans l'évolution intellectuelle, économique et sociale de l'humanité, n'est-ce pas que dans l'immense creuset où se sont fondues tant de races diverses constitutives de notre nationalité se retrouvent à nos origines non seulement les heureuses influences de Rome, mais aussi celles d'Athènes et de la mer Egée ?

Cette question à laquelle nos historiens apportaient jusqu'ici de timides solutions, parce que les documents venant confirmer les textes anciens leur faisaient défaut, prend tous les jours plus d'importance à mesure que nous arrachons au sous-sol de notre pays les secrets de son lointain passé.

Elle devait tout particulièrement attirer l'attention des savants hellénistes groupés dans votre Association Guillaume Budé; aussi avez-vous mis dans le programme de votre Congrès l'étude de la *Gallia Græca*.

Répondant à l'aimable invitation qui m'a été adressée par votre secrétaire, M. Demangel, de prendre part à vos travaux, je suis heureux Messieurs, et très honoré, de vous apporter ma modeste contribution à cette étude, en vous exposant l'empreinte profonde laissée par la colonisation phocéenne sur le plateau d'Ensérune et en vous montrant combien les abondantes trouvailles faites sur cette acropole sont en parfait accord avec les auteurs grecs qui, depuis Théopompe jusqu'à Strabon, ont vanté les merveilleux progrès de l'hellénisme dans notre région, aussitôt après la fondation de Marseille.

Il ressort clairement de mes fouilles et de celles que poursuit avec tant de compétence et de succès, M. l'abbé Sigal, l'archéologue narbonnais bien connu, que du VI^e au III^e siècle avant notre ère, cette colline d'Ensérune a été occupée par des

Ibères et aussi par des Grecs, qui sont venus fonder en cet endroit une très florissante colonie. Dans l'ignorance où nous laisse l'histoire ancienne sur de telles questions, quel nom pouvons-nous donner à cette colonie tombée dans l'oubli ?

Il en est un qui se présente tout naturellement à l'esprit, celui de *Longostalètes* dont j'ai retrouvé les monnaies dans de beaux ossuaires campaniens du IV^e siècle, monnaies si rares ailleurs, assez abondantes à Montlaurès et à Ensérune, où elles ont été rouvées sur les planchers de l'acropole par M. l'Abbé Sigal, dans les silos par M. Gondard de Colombiers qui explore avec soin les terres qu'il possède sur ce même gisement. Je les avais recueillies moi-même, voilà déjà longtemps parmi les ruines du Temple de Vénus, près de Vendres, et j'avais alors conclu de ces trouvailles que ce village avait servi d'*emporium* à cette colonie phocéenne (1).

Une telle conclusion est confirmée par ce trépied liturgique sur lequel repose l'urne où brûle sans jamais s'éteindre le feu sacré entretenu par les Vestales, trépied si caractéristique de ces monnaies antiques.

Or, ce temple a été consacré à la Vénus Pyrène dont la légende si lointaine ne peut avoir été empruntée par Silius Italicus qu'à l'historien de l'hellénisme, Théopompe, regardé comme la source des récits postérieurs relatifs à l'hellénisation de la Gaule méridionale.

Et que symbolise-t-elle cette légende de Pyrène, fille du roi du pays, Bébryx, épousant le chef de la colonie grecque fraîchement débarqué sur notre littoral, sinon l'alliance étroite et durable qui s'établit alors entre les grecs et les indigènes avec lesquels ils venaient faire leur négoce ?

Bien mieux, cette alliance ibéro-grecque, nous la trouvons affirmée sur ces antiques monnaies locales qui portent entre la légende grecque ΛΟΓΓΟΣΤΑ ΔΗΤΩΝ tracée en deux lignes parallèles, les lettres ibériques PURP, dans lesquelles M. Hubner, dans ses *Monumenta Lingæ Ibéricæ* propose de voir le radical PUR du nom de la ville ibéro-grecque de *Pyrène*, (page 15).

Or cette ville de Pyrène n'est pas un mythe, elle a sûrement existé chez nous dans ces temps reculés, comme l'attestent Hérodote et Himilicon, traduit par Aviénus; mais on a vainement cherché ses ruines, parce qu'on les a placées d'après des textes

(1) Voir mon « Temple de Vénus », Bulletin de la Soc. Arch. de Béziers, 1917.

imprécis là où elles n'ont jamais existé, dans les environs de Port-Vendres, comme on y a placé celles de l'ancien temple de Vénus, sans jamais parvenir à les découvrir, alors qu'elles sont encore debout près du modeste village de Vendres.

C'est qu'en effet on devait admettre que le temple, le port et la ville de Pyrène étaient voisins les uns des autres, et comme on ne connaît de nos jours qu'un seul *Portus Veneris*, celui du Roussillon, dans lequel une flotte puisse débarquer, on n'a pensé qu'à lui et on a laissé dans l'oubli où il est tombé le *Portus Veneris* biterrois qui fut pourtant pour les Grecs et les Romains, le port de mer le plus important de notre Méditerranée Occidentale.

C'est là une opinion nouvelle que j'ai brièvement exposée dans mon *Temple de Vénus* et que je dois défendre ici plus à fond, parce qu'elle intéresse au plus haut point l'expansion des colonies grecques dans notre Languedoc Méditerranéen et qu'elle explique la grande prospérité dont jouirent, il y a deux mille ans et plus, Béziers, Narbonne et Ensérune.

Comme je l'ai déjà fait observer dans le travail précité, c'est à ce *Portus Veneris* biterrois, ou si l'on veut narbonnais, que fait allusion Ausone dans son *Épître IX à Paulus*, quand il vante à son ami la qualité supérieure des huîtres que Narbonne entretient dans ce port tout voisin : « *Portum que Narbo ad Veneris nutrit* (2).

Les Romains, comme en faisait foi une inscription aujourd'hui perdue, firent construire dans ce port un phare très élevé qui existait encore au XVII^e siècle, comme le prouve un dessin de Rulman de 1628, accompagné de cette légende : « *La tour du Fare qui paraît à l'extrémité de l'estan aux flots blanchâtres de l'eau de la mer* ». Les lettres M.M. plusieurs fois répétées sur ce croquis pour indiquer que la mer venait battre alors contre le phare suffiraient à démontrer qu'il servait encore à diriger les navigateurs.

Mais la grande importance de Vendres, comme port de mer, est attestée d'une façon indiscutable par de vieux manuscrits dont j'ai pu prendre connaissance grâce à l'érudition et à l'obligeance si amicale de M. le Commandant Barret, Président de la Société Archéologique de Béziers, qui après les avoir déchiffrés, m'en a remis une analyse très complète.

(2) « *Le Temple de Vénus* », P. b. Bull. de la Soc. Arch. de Béziers 1917.

C'est d'abord un acte de partage de la seigneurie de Pérignan, de 1281, qui permet de reconstituer cette partie de notre littoral telle qu'elle a été décrite par Avienus dans son *Ora Maritima* et d'y retrouver les trois petites îles, *insulæ triplæ*, situées à l'entrée du golfe de Vendres et non point à l'intérieur de ce dernier, comme je l'avais admis en 1907 (3).

C'est ensuite un volumineux registre du XIV^e siècle, rédigé en langue romane, conservé aux archives de Vendres, qui nous présente ce village comme le centre d'un marché maritime encore très important à cette époque-là.

Son étang salé communiquait alors avec la mer par des graus profonds, qui selon l'expression du poète latin cité plus haut, *ambit profundo*, entouraient les trois îles déjà signalées. Par ces graus, surtout par le *grau maje*, les grands navires du roi, *las fustas*, pouvaient venir se ravitailler à Vendres, en vin, en huile ou en sel, pour l'utilité personnelle du souverain.

En 1384, le Maître des Ports du Languedoc choisit deux marins de Vendres, Raymond Pasqual et Johan Mouthanha, pour exercer les fonctions de *Gardes du port* rétribuées par la caisse royale.

C'est par le port de Vendres qu'on exportait par mer les récoltes des riches plaines du biterrois; mais il arrivait assez souvent que des corsaires catalans attaquaient les navires en

(3) Ces trois petites îles d'Avienus, d'après cette charte de 1281, étaient en allant de l'ouest à l'est: celle de Pérignan, *insula Perignani*, ancien nom du village de Fleury, bâti sur le golfe de Vendres, au sud de la grande île d'Elle, ou *del Lec*, *Lecci*, La Clape actuelle.

La seconde s'appelait l'île du milieu, *insula mediana*; on la retrouve sous ce nom sur la carte de Cassini qui ne figure que deux îles; mais cette appellation de *mediana* prouve qu'à l'origine il y en avait eu trois.

La troisième était l'*insula Veneris*, appelée plus tard Cosse de Vendres.

L'*insula Perignani* autrefois séparée de la grande île *del Lec* par le *Grâu* vieil sablé de Pérignan, *gradus vetus sive arenosus Perignani*, fut de bonne heure rattachée à La Clape par l'ensablement complet de ce *grâu*.

Elle était séparée de l'*insula mediana*, par le *Grâu* de Pissevaques, ancienne embouchure de l'Aude, c'est aujourd'hui l'étang de Pissevaques.

Entre l'*insula mediana* et l'*insula Veneris* s'ouvrait le *Grâu Maje*, *Gradus Majus*, le plus profond et le plus large de tous qui correspond à l'embouchure actuelle de l'Aude; c'est par là que passaient les plus gros navires royaux, *Las fustas*, encore au XIV^e siècle comme le prouve le manuscrit de Vendres.

Enfin entre l'*insula Veneris* et le continent le *grâu* de Vendres *gradus Veneris*, offrait aux embarcations de moyenne grandeur la route la plus directe pour se rendre dans le port de Vendres.

Les relations par mer entre Vendres et Pérignan étaient si fréquentes au XIV^e siècle, qu'on avait fixé un tarif uniforme pour tous les passagers; on payait 2 gros par personne pour aller en barque de l'un de ces villages à l'autre, retour compris.

pleine mer et s'emparaient de leur cargaison; aussi voyons-nous les Consuls ou les viguiers de Béziers se rendre dans ce modeste village et obliger ses habitants à armer des navires pour aller faire la chasse à ces pirates; ce dont les Vendrois s'acquittaient avec plein succès.

Le pouvoir central et ses délégués se préoccupent également du port de Vendres. C'est ainsi qu'en 1383, Pierre Aymeri, Réformateur, s'y rendit avec le Procureur du Roi et d'autres personnages de la Cour Royale pour s'assurer de la profondeur des graus; ils reconnurent que ceux-ci étaient toujours assez profonds pour assurer le libre passage des navires royaux. En leur honneur eut lieu dans le cloître encore existant, un banquet de 23 personnes, où l'on servit, après des moules et des poissons de mer pêchés dans le golfe du village, deux moutons rôtis qui coûtèrent 1 franc chacun; c'était leur prix, en ces temps-là !

Au XVII^e siècle, le port de Vendres n'avait encore rien perdu de son importance. En 1617, un biterrois, Bernard d'Arribat, offre aux consuls de Béziers de le faire communiquer avec cette ville par un canal. Comme on lui objecte la grande difficulté d'une telle entreprise, il répond qu'il se chargerait de faire communiquer la Méditerranée avec l'Océan par un canal semblable, et le 11 janvier 1618, il propose en effet, aux Etats-Généraux du Languedoc, réunis à Pézenas, de réaliser ce grand ouvrage. Son projet fut rejeté, mais environ un quart de siècle plus tard, il fut repris et modifié par Paul Riquet qui le mena à bonne fin.

Or les raisons invoquées par d'Arribat étaient la grande importance de Vendres comme port de mer et l'extrême difficulté qu'on avait d'y transporter les récoltes de la région : vins, céréales, ou autres, par des chemins défoncés et très mal entretenus. Son canal aurait assuré la prospérité du pays biterrois par une utilisation plus complète de ce port maritime tout voisin.

Au XVIII^e siècle, les Vendrois, seront encore obligés de fournir tant de mesures d'huile pour éclairer le fanal placé au sommet de la tour du phare; mais depuis lors, l'Aude en déversant annuellement deux millions de mètres cubes de limon dans ce golfe l'a colmaté au point d'en faire un marécage.

Ce modeste village, complètement déchu de son antique splendeur, n'a plus conservé son ancien nom de *Portus Veneris*, que dans les actes administratifs du diocèse de Montpellier où l'évêque, par ses lettres d'investiture, charge le curé le

cette paroisse d'exercer les fonctions curiales, non pas *in Vico Veneris*, mais *in Portu Veneris*.

Il n'est pas moins vrai qu'à l'époque de la colonisation phocéenne, ce golfe, préservé des coups de mer par le cordon littoral, avec son port abrité du mistral par les collines de Castelnau, offrait aux navigateurs, un refuge beaucoup plus sûr que le *Portus Veneris* du Roussillon, dont l'entrée étroite, bordée de falaises escarpées, battues par les grandes vagues de fond, était très dangereuse pour de petites embarcations.

Après avoir prouvé l'importance de Vendres, comme port de mer dans l'antiquité, il reste à montrer que rien dans les textes anciens, ne s'oppose à placer dans son voisinage, la ville de Pyrène.

M. Camille Jullian, en écrivant que cette ville a pu être Port-Vendres, fait toujours suivre ce nom d'un point d'interrogation pour indiquer combien cette attribution lui paraît douteuse. Tout ce que l'on peut invoquer en sa faveur, à défaut de toute trouvaille archéologique, est un passage de l'*Ora Maritima* d'Aviénus, d'après lequel cette cité se trouvait dans le pays des *Sardons*: « Sur les confins du pays des Sardons s'éleva, dit-on, autrefois, la ville de Pyrène, si riche dans ses foyers, avec laquelle les habitants de Marseille faisaient un très actif commerce. »

In Sordiceni cespitis confinio

Quondam Pyrène, civitas ditis Iaris,

Stetisse fertur; hicque Massiliæ incolæ

Negociorum sa epe versabant vices (vers 558 à 562).

Il est certain d'après les textes que cette peuplade des Sardons occupa, à un moment donné le littoral compris entre le cap Cerbère et l'étang de Leucate; mais rien n'empêche d'admettre qu'elle s'est étendue plus au Nord.

Pour délimiter le pays des Sardons on s'appuie sur des textes de Pline ou de Pomponius Mela, établissant que de leur temps le littoral du Roussillon portait le nom de ce peuple.

In ora regio Sardonum. — Pline liv. III C. V.

Inde est ora Sardonum — Pom. Mela — liv. II. C. V.

Ce n'est pourtant pas avec des textes du premier siècle de notre ère qu'on peut fixer les bornes d'un royaume du VI^e siècle avant notre ère.

Aussi invoque-t-on d'autres raisons plus valables, au moins en apparence, mais qui au fond n'entraînent aucune certitude.

On s'appuie surtout, sur un autre passage de l'*Ora Maritima*, d'après lequel les Elésyses, peuplade ligure, au témoignage

d'Hécatee, auraient occupé Narbonne dans ces temps reculés: on conclut de là, que cette ville n'a pu appartenir aux Sardons et que, par suite, on ne peut placer Pyrène dans ses environs:

Gens Elesycum prius

Loca hæc tenēbat atque Narbo civitas

Erat ferocis maximum regni caput

M. d'Arbois de Jubainville a depuis longtemps réfuté cette objection en montrant qu'Aviénus dans sa « compilation faite sans critique, juxtapose des documents de date différente », ce qui explique pourquoi après avoir donné aux Ligures le Rhône comme limite occidentale, au delà de laquelle s'étend la contrée des Ibères, il se contredit lui-même en plaçant des Elesyces, par conséquent des Ligures, à Narbonne, en pleine Ibérie.

En rétablissant les événements à leurs vraies dates on peut admettre que vers l'an 600 avant notre ère, le Rhône servait encore de limite entre les Ligures et les Ibères; mais un siècle environ plus tard les Ligures s'étendront vers l'Occident et se mêleront aux Ibères comme le constatera Scylax, qui est une des sources auxquelles a puisé Aviénus.

Par conséquent la ville de Pyrène, vers le milieu du VI^e siècle a pu être fondée chez les Sardons, en territoire Ibérique, comme y a été fondée la colonie d'Agde. Bien mieux, quand Aviénus nous dit qu'entre l'Océan et la Méditerranée se faisait un très actif commerce par une route terrestre qui rejoignait le premier à *la mer des Sardons*, n'indique-t-il pas lui-même que le golfe de Narbonne, où aboutissait cette route, portait alors le nom de cette peuplade Ibérique, nom qui restera en vigueur jusqu'à l'époque de Polybe chez qui nous le retrouvons sous la forme de Σαρδονιον Πελαγος.

Et faut-il déplacer cette antique voie terrestre jusqu'à Port-Vendres, à Collioure ou à Banyuls, parce que là aussi se trouvaient des Sardons ?

Comment ne pas voir que dans ces temps reculés, plus encore que de nos jours, cette route du commerce de l'étain a dû éviter les vallées encaissées des contreforts pyrénéens, ou les cols élevés des Corbières, pour suivre la vallée de la Garonne et celles de l'Aude ou de ses affluents, après avoir franchi la ligne de partage des eaux au col de Naurouze ? Elle a précédé le tracé de notre route nationale actuelle, de notre voie ferrée des chemins de fer du Midi, de notre canal de Riquet, et son débouché naturel a dû être alors comme aujourd'hui Narbonne plutôt que les régions littorales voisines des Pyrénées. Son

parcours est d'ailleurs jalonné par ces antiques monnaies ibériques de Vieille Toulouse, par ces fragments de vases grecs d'Agen, *qu'on retrouve si abondants à Ensérune, mais qui font défaut à Port-Vendres*. Puisqu'elle aboutissait à la *mer des Sardons*, c'est-à-dire au golfe de Vendres, à l'époque de la grande prospérité de Pyrène, rien ne s'oppose à placer cette ville là où nous la plaçons.

Comment d'ailleurs pourrait-on soutenir, d'après des textes imprécis, ou même parfois contradictoires, que sur cette acropole il n'y aurait eu dans l'antiquité que des Ligures, quand on y trouve de nos jours les preuves évidentes d'une occupation ibérique très importante et prolongée., allant d'après les vases grecs à figures noires ou rouges du VI^e au III^e siècle avant notre ère, correspondant par suite à l'époque pendant laquelle Pyrène fit avec Marseille un très actif commerce ?

Ce qui est certain, d'autre part, et dont il faut bien tenir compte, c'est qu'on n'a pas trouvé trace d'une occupation ancienne, pas plus romaine que grecque, à Port-Vendres, alors qu'à Vendres, s'élèvent encore les ruines du Temple de Vénus Pyrène et que dans les environs immédiats de ce village, sous la couche romaine de la Villa de Primuliac, on retrouve des fragments de poteries ibériques, grecques, et campaniennes, contemporaines de celles d'Ensérune.

C'est donc là, dans ce golfe aux eaux tranquilles, où l'on pénétrait par de larges graus bordés de sable fin, et non dans le port si périlleux du Roussillon, qu'abordèrent les Grecs de Marseille quand ils vinrent fonder chez nous la ville de Pyrène, célèbre par son opulence.

Pouvaient-ils d'ailleurs négliger cet *emporium*, par où se faisait un commerce si actif avec les riches cités de Béziers et de Narbonne toutes proches ? Après y avoir abordé, ils allèrent à *Besara* où leur passage est affirmé par les nombreuses poteries grecques à figures noires et rouges. Ils y furent bien reçus par le roi indigène Bébryx, qui leur offrit un grand banquet à la fin duquel Héraclès, le chef Phocéén, ayant fait honneur aux vins généreux qu'on lui avait servis, *possessus Baccho*, fut épris des charmes de la jeune Pyrène, fille du roi et devint *amant*.

Bébryx, irrité de cette union, faite sans son assentiment, chassa de son palais le jeune couple qui alla cacher son bonheur ailleurs.

Fuyant la colère paternelle, Pyrène, accompagnée de son époux et de quelques fidèles sujets, alla fonder la ville à

laquelle elle donna son nom. Pouvait-elle choisir un emplacement plus avantageux que cette haute colline d'où le regard s'étend au loin sur la Méditerranée et sur les riches plaines de l'Aude et de l'Orb jusqu'aux Cévennes, d'où l'on pouvait par suite découvrir l'approche d'un ennemi venant par terre ou par mer et repousser ses attaques grâce à la position inexpugnable de cette place forte ?

La ville de Pyrène, suivant le témoignage d'Himilcon, devint rapidement une riche cité par son commerce avec Marseille.

Ici encore le texte d'Aviénus est en parfait accord avec les documents archéologiques d'Ensérune, notamment avec ces monnaies grecques de *Massalia* trouvées par M. l'Abbé Sigal, par M. Gondard et par moi-même, qui portent sur une face le taureau cornupète avec la légende ΜΑΣΣΑ pour ΜΑΣΣΑ ΑΙΗΤΩΝ et au revers la tête d'Artémis.

Il semble même que cette déesse, si honorée des Phocéens, ait reçu dans cette acropole en ruines un culte tout particulier, si nous en jugeons par le moule en argile récemment découvert par M. l'Abbé Sigal, moule qui permettait de fabriquer sur place de nombreuses statuettes de cette divinité chasserresse caractérisée par le carquois qu'elle porte en bandoulière sur son épaule.

Toutefois ce culte d'Artémis, si cher aux étrangers ne fit pas oublier aux indigènes les honneurs qu'ils devaient à la fondatrice de leur ville. C'est peut être le souvenir plus ou moins lointain de cette ancienne reine qu'il faut voir dans cette tête de femme surmontée d'un voile barbare des monnaies ibériques de *Nedhen*, dans la région narbonnaise, ou mieux encore dans cette tête de Vénus en beau marbre blanc, recueillie voilà bientôt un demi siècle par M. Louis Bonnet parmi les débris antiques d'Ensérune et pieusement conservée aujourd'hui dans le petit musée de M. Dardé, Secrétaire de la Société Archéologique de Béziers. D'autres plus compétents diront si ce marbre vient du Pentelique ou de Carrare, s'il est grec, ou s'il est romain; malgré les graves mutilations qu'il a subies au cours des siècles, il semble permis d'y reconnaître les influences grecques dans les mèches gracieusement ondulées de la chevelure, et peut-être aussi les influences indigènes dans le large bandeau qui couvre le front.

De ce qui précède résultent deux problèmes historiques auxquels il faudra, tôt ou tard, donner une solution: d'une part une ville, Pyrène, célèbre dans l'antiquité par ses grandes richesses, par son commerce très actif avec Marseille, et pour-

tant dont on n'a retrouvé jusqu'ici aucune trace dans les localités où l'on a voulu la placer; d'autre part, une autre ville, Ensérune, également très prospère à l'époque Ibéro-grecque, comme l'attestent les trésors archéologiques qu'elle nous livre aujourd'hui, ayant fait elle aussi, un grand négoce avec Mas-salia, et sur laquelle tous les auteurs de l'antiquité auraient été complètement muets, si nous refusons de lui donner un autre nom que celui qu'elle porte de nos jours.

Ces deux problèmes comportent une solution unique, c'est que sous les ruines Ibéro-grecques d'Ensérune se cachent celles de l'antique cité de Pyrène.

C'est là que dès le VI^e siècle avant notre ère la civilisation grecque a pris son plus merveilleux développement, parce qu'elle s'y est trouvé en contact avec les Ibères, au sens large du mot, qui d'après Trogue-Pompée, furent les seuls alliés fidèles des Phocéens. Ceux-ci, en effet, sur les côtes de Provence eurent à soutenir de grandes guerres contre les Ligures et contre les Gaulois, tandis qu'ils se lièrent d'une étroite amitié avec les Ibères, qui par des souscriptions publiques et privées les aidèrent à relever Rome de ses ruines, après les dévastations de Brennus.

C'est que sous ce nom général d'Ibères se cachent ces *Calptens* venus de *Calpé*, port de mer voisin de Tartesse, qui d'après Hérodote, écrivain du V^e siècle avant notre ère, occupèrent alors notre littoral. Leur influence à Ensérune est confirmée par ces vases ibériques à décors tartessiens que j'ai signalés dans mon fascicule du *Corpus vasorum antiquorum*, par ces fers à clous pour les chevaux pareils à ceux d'Aguilar de Anquita, par cette stèle en argile cuite que M. Jacobsthal a décrite comme étant la seule antiquité liby-phénicienne trouvée jusqu'ici sur notre littoral méditerranéen, et peut-être aussi par cette tête de Gorgone sculptée dans un bloc de pierre du pays, qui rappelle celle que les Liby-phéniciens de l'île d'Ivica gravaient sur leurs antiques monnaies.

Ces données archéologiques sont d'accord avec les noms topographiques pour confirmer les rapports de notre région avec les peuples voisins des colonnes d'Hercule. Nos ethnographes ont déjà rapproché les noms de *Kost'uno*, de *Bsara* et de *Cirta*, de leurs homonymes de la Libye ou de la Tartesside.

D'autres documents prouvent les relations commerciales qui unirent Ensérune à la Méditerranée Orientale, notamment ces amphores Rhodiennes portant en relief sur leurs anses les noms de ΔΙΟΚΑΕΙΑΣ ou δ'ΕΠΙΠΑΓΣΑΝΙΑΣ génitif dorien de Pau-

sanias, dans lesquelles on expédiait au loin les vins de l'île de Rhodes, les plus fameux de l'antiquité avec ceux de Chypre et de Samos.

Ces vins, on les servait aux indigènes dans de magnifiques cratères grecs à figures rouges, ou dans ces splendides vases de Thérklès, aux formes si élégantes dont quelques-uns atteignent près d'un mètre de hauteur et près de trois mètres de circonférence à leur embouchure; ce sont, sans doute, les plus beaux de ce genre connus à ce jour. De là, on les versait avec des cyathos en bronze dans les skyphos à figures noires du plus beau style, ou dans les coupes de Meidias, purs chefs-d'œuvre de céramique venus directement d'Athènes, dont la beauté n'a jamais été surpassée, et ces coupes étaient si répandues dans cet oppidum qu'on les brisait sur le bûcher de certains morts après leur avoir offert une suprême libation.

Pour expliquer un tel luxe et une telle prospérité il faut roter d'abord que sous les Romains cette colline avait perdu son nom primitif de Pyrène, cette ville étant alors détruite, pour prendre celui de *Régis-mons* qu'elle a conservé jusqu'à nos jours. Si ce nom de *montagne du roi* lui a été donné, c'est qu'on avait encore conservé le souvenir d'un glorieux passé, ou les rois du pays avaient régné sur cette antique acropole.

Ces rois, nous les connaissons par ces monnaies des chefs indigènes trouvées en si grand nombre dans la région biterroise ou narbonnaise et portant les noms de *Bokios*, de *Kaïantolos*, de *Bitovios* ou *Bitoukos*, de *Brigantikos*, tantôt seuls, tantôt associés à celui des Longostalètes leurs sujets, ou à celui de *Bassileus* qui souligne leur royauté.

Ces pièces ont une grande ressemblance avec celles des *Betaratiques*, aussi notre savant collègue, M. Emile Bonnet, dans ses *Antiquités et Monuments du département de l'Hérault*, s'est-il rangé à l'opinion de MM. Charles Lenormant et de Barthélémy qui pensent qu'elles appartiennent à un oppidum voisin de Béziers.

Cet oppidum que pouvait-il être, sinon celui de *Régis-mons*, encore inexploré il y a vingt ans, mais depuis lors bien connu de tous ? C'est donc là que régnèrent pendant plusieurs siècles, sur une population Ibéro-grecque, ces rois indigènes descendants de Pyrène.

Après avoir montré, par les documents ou par les textes l'importance d'Ensérune au point de vue commercial et politique, nous est-il permis d'entrevoir le degré de culture intel-

lectuelle auquel parvinrent ses habitants sous l'action bien-faisante d'une colonisation étrangère ?

Ici les preuves documentaires sont évidemment plus rares; pourtant elles ne sont pas absolument défaut, si l'on en juge par l'abondance exceptionnelle des graffites ibériques ou grecs déjà recueillis dans ce gisement. Plus de cent de ces graffites ont été découverts aussi bien sur les plats ou sur les ossuaires de la nécropole, que sur les fragments provenant des déchets des habitations.

L'écriture ibérique, de beaucoup la plus répandue atteste que les indigènes savaient écrire et que par suite ils n'étaient pas ces barbares illettrés à moitié sauvages qu'on s'imagine trop aisément; elle prouve aussi les liens ethniques qui rattachaient ces indigènes aux Tartessiens.

Les potiers ibères, d'une habileté remarquable, comme on peut en juger par leurs vases, gravaient parfois leur nom ou simplement leurs initiales sur les énormes *dolia* qu'ils fabriquaient. Si de simples artisans comme eux jouissaient d'une certaine instruction, à plus forte raison la classe des guerriers et celle des chefs.

Quand les Phocéens débarquèrent sur nos rivages maritimes, ils n'y apportèrent pas seulement les avantages matériels par leurs aptitudes au commerce, ils y répandirent aussi le bénéfice moral de leur goût pour les belles lettres.

A peine la première édition complète de l'*Illiade* avait-elle paru à Athènes à la fin du VI^e siècle, que dès le siècle suivant ces colonisateurs en rédigèrent une seconde qu'on appela *Massaliatique* parce qu'elle était destinée à la formation intellectuelle de la jeunesse des écoles de *Massalia* et de ses colonies, parmi lesquelles on peut bien placer celle des *Longostalètes*.

C'est pas la culture classique puisée à ses meilleures sources, dans les œuvres d'Homère, qu'on peut expliquer la transformation profonde qui se produisit alors dans la manière de penser et de vivre chez nos populations méridionales telle qu'elle a été décrite par les auteurs de l'antiquité, au point que pour eux: «Tels furent alors les progrès des hommes et des choses, qu'il semblait non que la Grèce eut passé dans la Gaule, mais que la Gaule elle-même se fut transportée dans la Grèce». Cette citation empruntée à Trogue Pompée, mais dont il faut chercher la source dans les *Hellania* de Théopompe, a pu paraître tellement exagérée qu'on l'a négligée comme une simple légende jusqu'au jour où les richesses archéologiques

d'Ensérune ont convaincu nos savants les plus autorisés qu'elle était au contraire une réalité historique.

C'est d'abord M. Camille Jullian qui reconnaît que ces nouveaux documents « ont pleinement justifiée le fameux texte de Trogue Pompée sur l'Hellenisme en Gaule » et qu'il nous ont livré « un des plus charmants chapitres que notre histoire nationale, celui du *philhellénisme du Languedoc* ».

C'est ensuite M. Edmond Pottier, qui, dans la savante préface qu'il m'a fait l'honneur et l'amitié d'ajouter à mon fascicule du *Corpus Vasorum antiquorum*, ne craint pas d'affirmer que lorsque les Romains viendront fonder chez nous leur première colonie, ils y trouveront « des cités riches qui depuis trois siècles auront respiré comme eux un air venu d'Athènes ».

Parmi ces riches cités, il a naturellement en vue l'Acropole d'Ensérune dont il souligne la complète hellénisation par cette phrase lapidaire de Cicéron relative à la campagne romaine : « Ce n'est plus un faible ruisseau, mais c'est un large fleuve qui introduisit chez nous les enseignements et les arts de la Grèce. »

Grâce à l'enseignement du Grec dans nos écoles, l'influence intellectuelle des Phocéens fut si profonde dans notre Midi, qu'elle s'y maintint, malgré les dévastations passagères des barbares, jusqu'à la colonisation romaine.

Aussi Strabon pourra-t-il écrire ce passage bien connu, mais qu'on ne saura jamais trop reproduire : « Tout ce que les Massaliètes comptent aujourd'hui de beaux esprits se porte avec ardeur vers l'étude de la rhétorique et de la philosophie, et non contents d'avoir fait *dès longtemps* de leur ville la grande école des barbares, et d'avoir su rendre leurs voisins philhellènes, au point que ceux-ci ne rédigeaient plus leurs contrats autrement qu'en grec, ils ont su persuader aux jeunes patriciens de Rome eux-mêmes de renoncer désormais au voyage d'Athènes, pour venir au milieu d'eux perfectionner leurs études ; aussi voyons-nous particuliers et communautés à l'envi appeler et entretenir richement nos sophistes et nos médecins. »

Il résulte de cette citation que : « dès le début de la colonisation romaine, notre littoral méditerranéen était encore si fortement pénétré d'hellénisme que non seulement les grands personnages de la nouvelle colonie mais même les riches patriciens de la capitale de l'empire, envoyaient leurs fils dans nos écoles indigènes, plutôt que dans celles d'Athènes pour

compléter ce que nous appellerions aujourd'hui leur culture classique.» (4).

Ici encore les documents viennent confirmer les textes et nous pouvons voir dans le musée lapidaire de Béziers la belle stèle d'Allétinos, ou celle plus éloquente encore, que des élèves reconnaissants consacrèrent à leurs maîtres, professeurs de grec dans les écoles biterroises, les rhéteurs Philon et Artémidore, tous deux fils de Sotade de Mopsueste, en Asie Mineure.

« Aussi pouvons-nous dire avec vérité, que si notre pays devint alors une autre Italie, selon le témoignage de Pline., il ne perdit rien cependant de son antique atticisme. Il fut bien réellement, dans le vaste empire des Césars, un des centres les plus importants de la formation gréco-latine », après avoir été plusieurs siècles auparavant, comme une *Grande Grèce de Gaule*. »

Et n'est-ce pas là ce que vous avez compris, Messieurs, en vous assignant aujourd'hui la tâche, difficile sans doute, mais combien noble et attrayante, de reconstituer le beau visage antique de notre *Gallia Græca* ?

16 Mars 1932.

(4) Les citations sans indication de source sont empruntées à ma communication sur « Les influences helléniques et tartessiennes dans le Languedoc méditerranéen et le Roussillon aux temps préhistoriques », Bull. de la Soc. Arch. de Béziers 1930.

LARGUIER, imprimeur
39, rue Emile-Jamais, 39
NIMES
